



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

*Blouse à la Feronnière, garnie d'une broderie en lacet, Coiffure de M^r Michalon,
Souliers guêtres lacés en dedans.*

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 25; PAIN-PARRE, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.  
~~~~~

MODES.

Oh le bon tems que celui où tous les hommes étaient des chevaliers courtois et fidèles ! Oh le bon tems, disent peut-être les hommes, que celui où toutes les femmes étaient simples dans leurs mœurs, constantes dans leurs affections ! Mais, Messieurs, redevenez vous-mêmes ces héros d'autrefois ; ces modèles de politesse et de loyauté en amour, et vous nous verrez redevenir ce que nos trisaïeules étaient alors. Vous vous êtes établis des lois et des prérogatives qui vous donnent la prééminence sur notre sexe : montrez-nous des exemples de constance à suivre, et nous saurons vous imiter, vous surpasser peut-être. Il existe dans le cœur des femmes une exaltation que vous tournez souvent en ridicule ;

sachez plutôt en profiter, pour les conduire à l'enthousiasme de toutes les vertus qu'elles chérissent, qu'elles pratiqueraient, sans nul doute, si, par mille perfides séductions, vous ne veniez enivrer leur imagination, et leur faire oublier, parfois, que le bonheur n'est que là où les plaisirs ne coûtent pas un regret. — Peut-être, il est vrai, pour rappeler ces siècles de félicité si pure, nous faudrait-il remonter d'âge en âge ? et encore les sceptiques en amour accuseraient-ils la traduction d'infidélité. Mais, pour nous consoler de l'injustice des hommes d'à présent, reportons, avec orgueil, nos pensées vers ce tems de notre gloire, où un roi, aussi grand par sa valeur, qu'admiré pour la grâce et la naïveté de son esprit, était le premier à nous rendre hommage, et se plaisait toujours à faire valoir notre mérite : *Une cour sans femme, est un printems sans roses*, disait François I^{er}. Cette image, ingénieuse et charmante, est d'autant plus faite pour nous flatter, qu'à cette époque, où la littérature était à peine à son berceau, le sentiment seul inspirait l'esprit : la pensée, pour s'exprimer avec abandon, n'était point obligée de se soumettre à l'harmonie des mots ; on n'avait point encore fait un art de la parole : le cœur seul faisait tous les frais de l'éloquence ; et, qu'on le demande à toutes les femmes, pour faire naître une tendre affection, pour inspirer une douce confiance, cette éloquence-là ne vaut-elle pas bien tous les talens oratoires dont brillent aujourd'hui nos jeunes rhétoriciens.

C'est en relisant les annales du siècle de François I^{er}, que, se perdant ainsi dans de vagues rêveries, dans d'inutiles regrets, la jeune M^{me}. G. voulut inventer une mode qui pût au moins lui retracer quelques souvenirs des beaux jours de la chevalerie.... Une description gracieuse des costumes que portait la belle Féronnière, lui fit naître l'idée d'embellir l'uniforme que nous avons adopté, en y ajoutant quelques accessoires antiques. — Elle fit disposer une blouse de barège lapis, sur laquelle on broda en lacets ponceau trois rangs de feuillage. — Les manches, imitées de celles que les dames portaient au 15^e. siècle, étaient fermées par de petits poignets, depuis la main jusqu'au coude : l'étoffe flottait alors jusqu'au haut du bras, et venait se fixer sur une épaulette carrée et ouverte par le milieu. — M^{me}. G. ne fut

pas entraînée, par la force de ses souvenirs, jusqu'au point de vouloir copier la coiffure de la belle favorite : les cheveux plats et collés sur le front, ne lui offraient rien qui pût être avantageux à sa physionomie. De grosses boucles rondes tombant sur le front, une simple torsade en cheveux, ceignant le derrière de la tête, et venant se fixer sur un peigne d'un genre tout nouveau, et que nous devons à l'invention de M. Bourguignon, telle fut la coiffure que M^{me}. G. adopta. Après s'être justement admirée sous son nouveau costume, elle se dit : hélas ! pourquoi donc les hommes ne sont-ils plus aussi galans ? les femmes sont pour le moins aussi belles que sous le règne de François I^{er}.

— On voit, dans les promenades, beaucoup de robes de barrège ; elles ont toujours les garnitures liserées en couleur tranchante, ou des broderies formées par de petites gances plates, que l'on dispose en mille dessins différens. Il entre quelquefois plusieurs douzaines de pièces de lgance dans ces garnitures. La couleur abricot assortie ou ponceau, est très en vogue.

— On porte beaucoup de botines formant guêtres : les plus jolies sont café au lait ou gris de lin. On voit encore de jolis chapeaux en sparterie ; mais la sparterie doit être très-belle, et la forme très-soignée, afin de la distinguer des nombreux chapeaux du même tissu, que l'on aperçoit dans tous les magasins. — Les ceintures demi-toilettes ne sont qu'un ruban moiré, attaché par un gros bouton oval en acier ou or. On porte toujours beaucoup de bracelets sur les manches ou sur les bras.

— Les bijoutiers ont inventé une nouvelle forme de bagues, qu'ils ont nommées bagues à *regrets*. Sans doute ces anneaux doivent servir à remplacer les bagues appelées Souvenir. On ne nous a point encore appris si ces bijoux nouveaux sont plus généralement recherchés par les hommes que par les femmes. Nous serions presque tentées de le croire, et nous les féliciterions alors d'être si profondément pénétrés de repentir, qu'ils soient obligés d'en porter l'emblème jusqu'au bout des doigts.

HALIDON-HILL,

(Esquisse dramatique, tirée de l'Histoire d'Écosse),

Par Sir WALTER-SCOTT.

NOUS commençons par prévenir nos lecteurs que cette dernière production de sir Walter-Scott, n'a point été destinée, par l'auteur, à être représentée, bien qu'elle porte le titre d'*Esquisse dramatique*, et qu'elle soit coupée par actes et par scènes, ainsi que tous les ouvrages composés pour le théâtre. Sir Walter-Scott, comme il le dit lui-même dans l'avertissement placé en tête d'*Halidon-Hill*, n'a eu d'autre but que d'offrir au public un *tableau d'antiquités militaires et chevaleresques*; et, cependant, tout en remplissant le cadre qu'il s'était tracé, il a cru devoir, pour rendre son sujet plus intéressant, y rattacher une action principale, autour de laquelle les objets qu'il se proposait de décrire fussent, en quelque sorte, groupés. Il a donc fixé son choix sur la réconciliation d'Alan Swinton et de Gordon, deux chefs écossais, qu'une de ces haines héréditaires, enfantées par la pointilleuse fierté du caractère écossais, divisait depuis longues années. Le nom de Walter-Scott est devenu tellement européen, que nous aimons à penser que nos lecteurs nous sauront quelque gré de leur donner ici l'analyse d'*Halidon-Hill*.

« N'allez-pas plus loin, mon père: ici je n'ai plus besoin » de guide. J'ai déjà fait avancer vos pas paisibles trop près » du tumulte des armes ». C'est en ces termes qu'un chevalier templier, nommé Vipont, arrivé depuis peu de la Palestine, remercie le pieux cénobite qui l'a conduit à travers les sentiers de la montagne, où l'armée écossaise, conduite par Douglas, régent d'Écosse, est campée, et se dispose à disputer la victoire aux Anglais, commandés par Edouard III. Le cénobite se retire en faisant des vœux pour l'heureuse issue du combat, tandis que le templier continue sa marche, et parvient à l'une des extrémités du camp de Douglas. Là une troupe d'Écossais attend les ordres de son chef, du vaillant Alan Swinton, dont l'âge n'a point encore affaibli le bras, ni diminué le courage. Vipont se présente à lui, lève la visière de son casque: Swinton le reconnaît, et bien-

tôt ces deux amis confondent leurs embrassemens. Cependant les paupières de Swinton laissent échapper quelques larmes, et ce n'est point la joie de revoir son ami qui les fait couler. D'anciens souvenirs, dont les traces sont ineffaçables dans son cœur, ont réveillé ses chagrins. Il se rappelle, en ce moment, ses trois fils infortunés tombés à la fleur de leur âge sous les coups du farouche Gordon. Vipont l'interroge, le presse de lui faire connaître le sujet de sa douleur, et c'est ainsi que Swinton répond à ses questions empressées : « Ayant que le fier Gardon eût teint de son » sang le sabre que mon père m'avait laissé pour le punir » d'avoir diminué sa lignée, ce fut alors que je pleurai mes » fils; et quand Gordon était mort à mes pieds, une larme » que je versai sur lui se mêla à celles que je donnais à mes » enfans. Nous avons été unis, nous nous étions mis à la » même table, nous avons poursuivi ensemble le cerf des » forêts, combattu sous le même étendard, et la première » cause de nos discussions (malheur à notre orgueil à tous » deux!) ne fut qu'une bagatelle ».

Mais, dans les rangs de l'armée écossaise, brille le fils de Gordon. Quoique dans un âge encore tendre, il conduit ses clans aux combats et brûle de se mesurer avec l'ennemi. Le trépas de son père a jeté dans son cœur les semences amères de la vengeance, et déjà son bras eût puni le meurtrier, s'il eût été instruit de sa présence dans le camp. Sa seule pensée, en ce moment, est à sa dame et à la gloire; et il n'attend plus que l'occasion pour se couvrir de lauriers.

Le régent rassemble les principaux chefs, pour leur désigner les postes qu'ils auront à garder; mais aucun d'eux ne veut se charger du commandement de l'arrière-garde, et tous demandent à la fois à combattre au premier rang. Le vieux Swinton déploie l'éloquence de sa sagesse et de son expérience, pour fléchir leur orgueil déplacé; il leur fait une vive peinture des dangers que leurs dissensions vont élever, et du découragement qu'elles jettent dans l'âme des soldats : ses efforts demeurent sans succès. Dans cette perplexité, le régent décide que chacun conservera la place que le hasard lui a assignée; et, après ces paroles, tous sortent en tumulte du conseil. Pendant les débats, le jeune Gordon n'a pu voir, sans admiration, la noble conduite de son ennemi; il n'a pu

entendre sa bouche donner les plus sages conseils, sans être profondément ému; et l'aspect de ce noble chef, dont le regard brille encore, malgré les ans, de l'étincelle de la valeur, a calmé son ressentiment secret. Il voudrait le haïr, tirer de lui une vengeance éclatante; mais son cœur s'y refuse, et n'est plus capable que d'un sentiment de respect pour le vieux guerrier.

Le moment du carnage approche : le régent fait avancer Gordon et ses compagnons, pour les armer chevaliers. Gordon court alors se prosterner devant Swinton, et déclare hautement qu'il abjure tout sentiment de haine envers lui, et qu'il ne sera jamais fait chevalier que de sa main. Ce noble procédé touche Alan jusqu'aux larmes : il cède aux désirs du jeune Gordon, et lui donne l'accolade avec son épée.

Effrayé de la division qui règne parmi les chefs, et de l'inutilité de ses efforts, pour les ramener à écouter la voix de leur général, Swinton ouvre un dernier avis. Il propose au régent de fondre avec impétuosité sur le corps des archers anglais qui s'avance, et de rendre leur adresse, à tirer de l'arc, inutile, en les combattant corps à corps. Piqué de recevoir des conseils d'un chef qui ne guide plus que soixante lances, le régent rejette dédaigneusement cet avis; et, en laissant à Swinton la liberté de faire un pareil mouvement, s'il le trouvait convenable, il le prévient qu'il ne doit nullement compter sur son appui. A ces mots, irrité de l'injustice du régent, le jeune Gordon déclare qu'il se joint à Swinton, avec ses guerriers, et qu'il partagera son sort. Le régent le regarde ironiquement, et se retire. Abandonnés ainsi à leurs propres forces, Alan et Gordon font leurs préparatifs pour le combat, et jurent de faire repentir le régent de son obstination, en mourant glorieusement pour leur patrie. Ils partent donc; ils prennent un chemin creux, le long des flancs de la montagne; leurs soldats les suivent à petit bruit, et bientôt le corps des archers paraît à leurs yeux : ils s'avancent. Au bout de quelques instans, Swinton donne le signal, en criant avec force : « *Carnage! Carnage!* » et tous fondent sur le corps des archers, qui se débande et fuit de toutes parts. Mais Edouard, instruit de leur approche, envoie des renforts considérables sur le champ de bataille, s'y transporte lui-même, et parvient, à son tour, à culbuter

les Ecossais. Swinton tombe baigné dans son sang, atteint d'un coup mortel. Gordon, quoique non moins dangereusement blessé, le soutient dans ses bras. En vain Swinton le supplie de s'éloigner, de l'abandonner, de fuir. Gordon reste immobile et jure qu'il périra à ses côtés. Swinton lui dit alors d'une voix mourante : « Regarde le champ de bataille, brave Gordon, et dis-moi où en est l'action ; mais » je devine, je ne devine que trop.

GORDON.

» Tout est perdu, l'armée entière est en déroute.

SWINTON.

» Je suis ravi que mes yeux obscurcis ne puissent plus » être témoins de cette scène ! Que ta main les ferme, Gordon, je penserai que c'est mon cher fils, mon cher William qui me rend ce dernier devoir ». (il meurt)

L'armée anglaise arrive et s'empare de Gordon qui rend bientôt le dernier soupir, en adressant ces mots à Edouard : « Edouard, que mon corps repose à côté de Swinton, pour » témoigner que notre mort a terminé notre haine ».

Sir Walter-Scott a reproduit, dans cette esquisse, avec son talent accoutumé, les mœurs et le caractère écossais, et n'a pas moins bien observé la fidélité et le costume historiques. Toutefois, Halidon-Hill ne peut être regardé que comme une suite de scènes dialoguées, sur un sujet et des faits pris dans l'Histoire d'Ecosse. Si l'auteur eût voulu prendre la peine d'étendre son plan, d'y coudre une intrigue, et de semer les discours de ses personnages de quelques pensées profondes ou touchantes, nul doute que sa pièce eût offert l'intérêt dont elle est dépourvue. Néanmoins, notre observation ne doit point être considérée comme une critique, mais simplement comme l'expression d'un regret.

P. A. T.

VARIÉTÉS.

LE 7^e. cahier du *Conteur* nous offre une anecdote intitulée *le Manteau*, qui est pleine d'intérêt et de sentimens louables. Nous ferons cependant à l'auteur le reproche d'avoir imputé à toutes les Françaises les égaremens de quelques

femmes exaltées par une fausse vanité ou une opinion qui leur était inculquée à leur insu; on sait d'ailleurs que ces faibles interprètes d'une exagération insensée ont expié leurs fautes par le repentir ou la honte.

Nous approuvons bien les sages réflexions du *Conteur* sur l'inconvénient de l'éducation brillante et peu solide que les jeunes demoiselles reçoivent dans les grands pensionnats, où les talens frivoles et les graces du corps sont plus cultivés que la raison et la vertu. Nous observerons encore à l'auteur qu'il y a toujours des exceptions à opposer à la règle; mais il serait lui-même de notre avis, si parmi les pensionnats importants qui obtiennent la vogue, il avait remarqué les maisons d'éducation de madame veuve Blondel (près la place Royale, rue de l'Égout), et M^{me}. Perre, rue du faubourg du Roule, n^o. 96. Dans ces beaux établissemens, une sage prévoyance sait assortir aux caractères, les études qui leur conviennent; et les brillans avantages du goût et de l'esprit ne sont chez les élèves de mesdames Perre et Blondel qu'un accessoire fait pour rehausser les qualités du cœur, et la noblesse des sentimens.

—La seconde classe de l'Institut de France reçu plus de 130 pièces de vers, sur le dévouement des médecins français à Barcelonne. Le lauréat, M. Edouard Alletz, doit être fier d'avoir vaincu un si grand nombre de concurrens; son ouvrage a été composé sur le théâtre même de la contagion, et sans doute l'Académie lui a tenu compte d'une circonstance aussi extraordinaire que périlleuse, à laquelle il doit probablement de touchantes inspirations.

La pièce qui a obtenu le premier accessit annonce, dit-on, le talent le plus distingué. L'auteur est M. Chauvet, jeune poète déjà connu dans la littérature, par des ouvrages dramatiques reçus au Théâtre français.

—La fête qui aura lieu aujourd'hui à Tivoli, à cause de l'Assomption, sera d'autant plus brillante et nombreuse, qu'il paraît qu'elle est, dit-on, la dernière donnée dans le courant d'une semaine.

ERRATUM.

Dernier numéro, premier vers de l'article *Mode*: d'une main légère et timide, lisez *badine*.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.